

## OUVERTURE

La nuit de Noël 1886, Thérèse, bientôt âgée de quatorze ans, émerge tel un aiglon capricieux du sein de son innocence. Ayant posé, comme un enfant, ses souliers dans la cheminée, elle entend son père soupirer, avec un zeste d'impatience : « Heureusement que c'est la dernière fois ! » Elle reste pétrifiée sur place, tremblante au milieu de l'escalier qu'elle montait. Elle a déjà vécu tant d'épreuves amères. Cette nuit sera celle de sa « conversion », dit-elle. Cette même nuit où Claudel est traversé par la lumière divine, près d'un pilier de Notre-Dame de Paris.

1886, l'année où Rimbaud publie *Une saison en enfer* et Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*. L'année où Van Gogh s'exile en Arles. Tous ceux-là ont livré le même combat qu'elle, face à l'abîme s'ouvrant sous leurs pas, jusqu'au bout de la nuit. Mais elle, elle veut opposer la volonté de confiance à la volonté de puissance. Comme le grand « oui », déchirant, de Zarathoustra.

Ce sera par la voix de l'enfance, conquise de haute lutte, en toute connaissance de cause. Car la grande

affaire de Thérèse, c'est l'enfance. L'enfance comme seule arme utile contre la pourriture qui guette. Ayant reconnu que son rêve de mourir en martyr était une folie, un jour, elle s'écrie, explosant de joie d'avoir trouvé son rôle sur cette terre : « Je sais ! Ma vocation, c'est l'Amour ! » Elle écrit, dans l'une de ces poésies dont elle a le secret : « Vivre d'Amour, c'est te garder Toi-même, Verbe incréé, Parole de mon Dieu ! »

Anticipant la détresse de Camus qui écrirait, au siècle suivant : « Voici ma vieille angoisse, là, au creux de mon corps, comme une mauvaise blessure que chaque mouvement irrite, je connais son nom, c'est *la peur du néant éternel* », Thérèse avait écrit : « Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent, je les entends me dire en se moquant de moi : “Avance, avance. Réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, *la nuit du néant.*” »

Par nature et par son nom, elle est la fille de la grande Thérèse d'Avila, qu'elle cite souvent. Des papes l'ont déclarée « plus grande sainte des temps modernes », Pie XI l'a qualifiée de « grand homme » et Jean-Paul II l'a faite docteur de l'Église, à la suite de saint Thomas et de saint Augustin. Autant de chocs pour les bondieusards de tout poil, qui voyaient en elle un petit ange enguirlandé de roses. Or Thérèse, ayant lu l'appel de la mère réformatrice « à être l'égal des hommes forts, et armée pour la guerre », va livrer un combat de titan contre le désespoir, la peur, la mort.

Une adolescente bouscule l'Église et ses théories fumeuses apprises au catéchisme, avec une volonté d'acier. Elle a découvert et mis en œuvre une force invincible qui peut conjurer l'angoisse humaine. Pour cela, il lui faudra se vaincre elle-même, se dépouiller du mensonge des siècles et s'armer de vérité, comme un soldat en guerre contre l'Illusion.

En cette fin de siècle anticléricale, on expulse les moines et les nonnes de près de trois cents couvents, on interdit désormais l'enseignement religieux dans les écoles, on verrouille les églises. Mais, d'autre part, on célèbre le centenaire des Carmélites guilloténées sous la Terreur, et Jeanne d'Arc est proclamée « vénérable ».

Thérèse est née dans ce siècle d'errance et de révolution sociale du monde ouvrier. Elle est la dernière d'une fratrie de neuf enfants dont quatre meurent en bas âge, comme il arrive souvent à cette époque. Il faut concevoir la somme de souffrances sans nom que représente cette série de deuils au sein de la famille Martin. On ne perd pas un enfant comme on perd la maille d'un tricot. Les grossesses ont épuisé la mère. Une petite Hélène meurt à cinq ans et demi. Louis meurt à cinq mois. Jean-Baptiste, à huit mois. Une première Thérèse disparaît âgée de deux mois, trois ans à peine avant la naissance de la seconde, celle qui nous occupe, née le 2 janvier 1873. Il reste quatre filles qui vivront très longtemps, au contraire de leur cadette. Marie, Pauline, Léonie et Céline.

Zélie Guérin, leur mère, est originaire d'Alençon. C'est une jeune femme intelligente, vive, drôle et généreuse, passionnée par son métier de dentellière. Elle a voulu entrer chez les sœurs de saint Vincent de Paul, qui l'ont refusée. Elle s'est alors lancée dans la confection du fameux point d'Alençon, qu'elle tisse à la main sur des dizaines de mètres. Louis Martin, de son côté, avait également voulu prendre l'habit à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Mais il n'a pas été accepté, faute de savoir le latin. Il devient horloger-bijoutier et réussit très bien dans ce métier. Il a trente-cinq ans lorsqu'il épouse Zélie, âgée de vingt-sept ans. Et ces deux fous de religion décident de vivre dans la chasteté, comme frère et sœur. Jusqu'au jour où, Zélie ayant avoué «j'aime les enfants à la folie», ils se mettent à l'ouvrage. Ils en font alors neuf en treize ans.

## LOUIS

Il est beau, élégant, de corps et d'esprit. Il a un charme fou, une distinction naturelle. Il mesure un mètre soixante-seize – ce qui est grand pour l'époque et lui donne une certaine prestance. Ses cinq filles l'adorent. Zélie, sa femme, qui culmine à un mètre cinquante-quatre, en est folle, elle aussi. Elle lui écrit d'Alençon, après quatorze ans de mariage, alors qu'il est en déplacement à Paris pour des contrats de vente de dentelle : « Je suis si heureuse à la pensée de te revoir que je ne puis travailler. Ta femme qui t'aime plus que sa vie. »

Lui-même est fondu d'amour pour ses filles à qui il a donné des surnoms : Marie, l'aînée, est *le diamant*, Pauline est *la perle*, Léonie est *la sauvage*, Céline est *l'intrépide*, et Thérèse, adorée entre toutes, avec ses boucles d'ange vénitien, est *la petite reine*.

Le frère de Zélie, Isidore Guérin, pharmacien à Lisieux, écrit dans une lettre à Marie, l'aînée, entrée au Carmel malgré le chagrin de son père : « Quelle foi ! Quelle grandeur ! Nous ne sommes que des pygmées à côté de cet homme-là ! » En effet, depuis son

veuvage, Marie est son bâton de vieillesse, l'aimée en qui il a mis toute sa confiance. Il se repose sur elle pour assurer la logistique de la grande maisonnée des Buissonnets, où il a emménagé après la mort de Zélie. Trop d'attentes de la part de son père l'ont peut-être accablée? La jeune fille finit par choisir le couvent, réalisant le rêve premier de vocation de Louis.

Louis Martin est né à Bordeaux, le 22 août 1823. Il a la lumière solaire de son signe astral, le lion. Son père, normand d'origine, est officier dans l'armée. Le jeune Louis a la bougeotte, les différentes affectations militaires de la famille lui ont appris à se déplacer aisément. À Strasbourg, où ils résident durant trois ans, il côtoie un ami de ses parents, Aimé Mathey, horloger de son état. Déjà, lorsqu'ils ont vécu à Rennes, Louis Bohard, cousin germain de son père, lui a montré le métier d'horloger qui l'a passionné. Travailler dans le minuscule, une forme de méditation intérieure.

Enfin, les Martin choisissent Alençon, la cité des Ducs, pays de la dentelle et de l'aiguille, pour se fixer définitivement. Ils ont cinq enfants. Louis, fils d'officier, a reçu l'enseignement privilégié réservé au corps des enfants de troupe. On lui donne même des leçons de gymnastique et de natation. À leur retour en Normandie, il est inscrit à l'établissement des Frères des écoles chrétiennes.

À dix-neuf ans, il va passer plusieurs mois de stage chez Louis Bohard, à Rennes, pour s'y perfectionner en horlogerie. Il tombe amoureux de la Bretagne,

de ses chants, de son folklore. Par jeu, il s'habille en Breton. Après l'avoir vu ainsi vêtu, sa mère lui écrit : « Quand je te vis en costume breton, quelle joie maternelle s'est emparée de moi ! Car je crois que le cœur d'une mère tient d'un fil à celui de son enfant. Et tu es, mon cher Louis, le rêve de mes nuits et le charme de mes souvenirs. » Elle lui envoie des paires de chaussettes qu'elle a tricotées elle-même, et ses sœurs lui ont confectionné un bouquet de fleurs, tout cela pour la Saint-Louis. Le jeune homme parcourt la Bretagne en tous sens, d'où les chaussettes de marche. Il compose un cahier littéraire où il note des extraits des auteurs qu'il lit, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, mais aussi La Fontaine, Racine, Voltaire, saint Augustin, saint François d'Assise, Bossuet, Fénelon et Théophane Vénard, vénéré plus tard par Thérèse.

Ensuite, Louis décide d'aller passer deux ans à Strasbourg, chez l'ami de son père, Aimé Mathey, pour parfaire son apprentissage. Mais, en 1842, sa petite filleule et sœur cadette, Sophie, meurt subitement. Louis en est bouleversé. Grand marcheur, il traverse la frontière entre la France et la Suisse, au col du Mont Joux, à 2 472 mètres, et s'arrête à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Il y fait une retraite, au terme de laquelle il demande au prieur du monastère d'être reçu comme moine. Mais il ne peut célébrer la messe, car il ne sait pas le latin ; on lui refuse donc l'entrée. Qu'à cela ne tienne : Louis fera tout pour apprendre le grec et le latin, afin d'avoir accès aux textes anciens. Il aimerait tant faire partie des

expéditions de sauvetage des voyageurs égarés dans les neiges!

Ayant été refusé au monastère, il arrive à Strasbourg, chez Aimé Mathey, pour y poursuivre sa formation professionnelle. C'est au cours de ce séjour qu'il révélera son aptitude de bon nageur, en sauvant de la noyade le fils de son mentor. De retour à Alençon, il se jette avec passion dans l'étude du grec et du latin, prend des cours, achète des textes et des dictionnaires, y passe des nuits entières. Mais il faut se rendre à l'évidence : il lui faudrait plusieurs années pour maîtriser ces langues anciennes. Louis renonce donc aux langues mortes et à la vie monastique.

Il décide d'aller passer deux ou trois ans à Paris. Il y est régulièrement l'objet des faveurs de dames séduites par son charme. Il réside chez sa grand-mère puis chez son oncle, Louis-Henri de Lacove, colonel à la retraite. Il est alors âgé de vingt-quatre ans, et la révolution de 1848 est en marche. Louis-Philippe doit abdiquer. Une manifestation d'ouvriers, durement réprimée, donne lieu aux journées sanglantes de juin. Au cœur de la tourmente révolutionnaire de décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République.

Dans ce désordre, Louis perd peu à peu ses repères. Sa mère, folle d'inquiétude, lui a dit : « Si tu succombes une fois, tu es perdu. Après, tu seras entraîné par le courant. » De quoi parle-t-elle, de sexe ou de politique? Le jeune homme, grand front, nez aquilin, yeux profonds, ne laisse aucune femme indifférente. Il déclenche facilement des passions qui le



troublent, jette sa gourme dans une capitale à feu et à sang. Puis, il tente de se reprendre après quelques mois de plaisir et de visites de Paris en tous sens. Cette vie le laisse dans une profonde insatisfaction. Là n'est pas son destin, il le sait. Il reprend sa marche vers le Grand-Saint-Bernard, où il trouve la paix.

Âgé de vingt-sept ans, Louis revient enfin s'installer à Alençon, un métier en main. Le 9 novembre 1850, il achète une grande maison rue du Pont-Neuf en contractant un emprunt sur quinze ans, qu'il obtient grâce à la protection de la présidente de l'Adoration du Saint-Sacrement, dont il est un fidèle. Il ouvre un commerce d'artisan horloger qui prospère rapidement, et y adjoint un rayon de bijouterie au rez-de-chaussée de sa maison. Il participe aux rencontres du cercle Vital Romet, groupe alençonnais dont fait partie un aumônier, qu'il fréquentera toute sa vie et où il aime se rendre pour jouer au billard. Il y noue des amitiés solides, mais refuse catégoriquement de participer aux séances de tables tournantes. On dit même que c'est lui qui les fait échouer par son scepticisme. Il préfère ses longues parties de pêche, et donne ses poissons au monastère des Clarisses d'Alençon.

En 1857, il fait l'acquisition d'une petite tourelle hexagonale comprenant trois niveaux et donnant sur un jardin, qu'il nomme « Le Pavillon ». C'est son lieu de retraite privé, son havre de paix, car la maison de la rue du Pont-Neuf est envahie par sa famille.

En effet, après la mort de sa sœur cadette Sophie, la fratrie est décimée : Marie meurt en 1846, Fanny en 1853, et Pierre, le fils aîné, disparaît dans un naufrage. Les parents Martin, éprouvés et esseulés, viennent habiter chez leur fils.

Comment Louis n'aurait-il pas les yeux tournés vers l'invisible, après tous ces deuils successifs ? Dans le petit jardin, il a installé une statuette de la Vierge au sourire. Elle le suivra partout et jouera un rôle dans le destin de Thérèse, des décennies plus tard. Il grave aussi des sentences sur les murs de son Pavillon, telles que : « Dieu me voit. L'Éternité avance et nous n'y pensons pas. »

Il prend l'habitude d'aller à la messe chaque jour au petit matin et revient en silence car, dit-il, sur le chemin du retour, « je continue à m'entretenir avec le Seigneur ». C'est un adepte également de l'adoration nocturne, à l'église Notre-Dame, aux heures où les fidèles sont rares. Il se propose par ailleurs pour accompagner le prêtre qui porte l'extrême-onction aux mourants, avec une petite lanterne allumée, comme c'était l'usage. Ils sont bien peu à le faire, parmi ses compagnons. Mais Louis a décidé de mener une vie monastique.

Plus tard, il offrira à la cathédrale de Lisieux la somme de dix mille francs de l'époque, afin d'édifier un nouveau maître-autel devenu nécessaire. Il fait sienne la devise de saint Ignace : « Tout pour la plus grande gloire de Dieu. » Il médite régulièrement cette parole de la Genèse : « Je serai moi-même votre récompense à l'infini. » À sa mort, ses filles,

connaissant son attachement à cette sentence, la feront figurer sur l'image de ses funérailles. Il se répète aussi les vers de Lamartine ou de Victor Hugo, qu'il connaît par cœur. « Homme le temps n'est rien pour un être immortel / Malheur à qui l'épargne, insensé qui le pleure / Le temps est ton navire et non pas ta demeure. » Sentence que reprendra Thérèse, fidèle à son père par-delà les années, et qui réapparaîtra un jour dans sa mystique. Louis fait des retraites à la Trappe de Soligny, se rend à pied aux pèlerinages de Chartres ou de Notre-Dame de Sées pour le salut de la France en guerre, un gros chapelet de bois autour du cou.

Lorsque les anticléricaux le conspuent à son retour de Lourdes, il fend leur foule sans hésiter, les laissant interdits. Il fait sauter d'une pichenette la casquette d'un moqueur qui ne se découvrait pas devant l'image de la Vierge. Il y a toujours une pointe de sourire dans son attitude. C'est son charisme, il est aimé de tous. Il se dépense en grand pour les pauvres et les malades, visite les mourants. Fait partie de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Et refuse d'ouvrir sa bijouterie le dimanche. On lui fait voir que le magasin en face du sien fait des affaires en or les jours de marché, qu'il rate des transactions juteuses avec les gens venus des campagnes faire leurs courses en fin de semaine... Peine perdue : il n'ouvrira pas le jour du Seigneur ! Pourtant, son confesseur l'autorise à travailler le dimanche matin jusqu'à midi, après la messe de six heures. Mais il ne s'y résoudra pas ;

il préfère manquer des ventes. Lui-même n'achète rien le dimanche. S'il repère dans une vitrine un objet usuel dont il a besoin, comme une pierre à effiler, il revient l'acquérir le lendemain. Ce jour-là, lui, et plus tard sa famille, ne mangeront pas d'autre pain que le pain rassis de la veille, racontera Céline. On n'achète rien le jour du Seigneur. D'ailleurs il se refuse à donner quelque travail que ce soit, à quiconque, le dimanche.

Si la nuit le tocsin résonne, annonçant un incendie, il se dresse dans son lit et se jette là où les secours sont les plus urgents, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente. Lorsqu'il tarde à rentrer chez lui, chacun s'alarme. A-t-il encore essayé de séparer deux ivrognes en train de se bagarrer, et a-t-il pris un mauvais coup? Ou bien a-t-il tenté de sortir de l'eau un malheureux prêt à se noyer? Car il est bon nageur, courageux, et n'hésite pas à se mettre en danger pour autrui. Une fois, un homme en perdition dans le fleuve manque de le tuer en lui serrant le cou comme un forcené, embarrassant ses mouvements. Il aurait tant voulu porter secours aux égarés dans les glaciers, s'il avait pu entrer au Grand-Saint-Bernard! La servante des Buissonnets, Félicité, dira de lui: «C'est un saint, et si courageux... Il n'a peur de rien.»

Cependant, la réussite de sa bijouterie est totale. Ses amis admirent ses scrupules et constatent qu'il n'a jamais tenté de faire fortune; malgré tout, le voilà riche. La belle aisance dont il jouit n'est que le fruit de son travail. Il est d'une rectitude toute militaire,

## LOUIS

qui lui vient sans doute de son capitaine de père, décoré de la croix de Saint-Louis. Il voudrait convertir le monde entier et, dans cet esprit d'apostolat, par amour pour l'apôtre des Indes, saint François-Xavier, il signe parfois ses lettres du nom de Xavier, bien que ce nom ne lui ait jamais été donné. Il demande que le Ciel lui envoie un jour des fils missionnaires et des filles religieuses.

C'est ainsi qu'il arrive à trente-cinq ans, n'ayant pas encore rencontré la perle rare qui comblerait sa solitude et lui donnerait une petite troupe d'enfants à diriger et à aimer.